



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 1 (1901), p. 1-20

Paul Casanova

Un texte arabe transcrit en caractères coptes [avec 2 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

| | | |
|---------------|--|---|
| 9782724711622 | <i>BIFAO 126</i> | |
| 9782724711059 | <i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i> | Chloé Ragazzoli |
| 9782724711455 | <i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i> | Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher |
| 9782724711639 | <i>AnIsl 60</i> | |
| 9782724711448 | <i>Athribis XI</i> | Marcus Müller (éd.) |
| 9782724711615 | <i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i> | Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kažničnik, Bernard Lenthéric |
| 9782724711707 | ????? ?????????? ??????? ???? ?? ??????? | Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif |
| ??? | ????? ?? ??????? ??????? ?? ????????? ????????????? | |
| ???????????? | ???????????? ??????? ??????? ?? ??? ??????? ??????; | |

UN TEXTE ARABE

TRANSCRIT EN CARACTÈRES COPTES

PAR

M. P. CASANOVA.

La Bibliothèque de l'Université de Cambridge possède un curieux fragment écrit en caractères coptes que Lepage Renouf a signalé en 1889⁽¹⁾. Ce savant avait parfaitement reconnu que le texte en était de langue arabe, et il en publiait deux lignes comme spécimen, et donnait la transcription arabe de quelques mots. Il en avait communiqué une copie à M. Amélineau qui, en 1891⁽²⁾, la publia en entier et en donna une transcription arabe et une traduction mais avec d'importantes lacunes. Cette copie m'ayant paru défectueuse en quelques points, j'écrivis à M. le Chancelier de l'Université de Cambridge pour demander une photographie de ce document. Avec une bonne grâce et une libéralité dont je suis heureux de le remercier très vivement, M. le Chancelier me fit parvenir par l'aimable intermédiaire de M. Jenkinson, Bibliothécaire de l'Université, la photographie qui est ici reproduite (pl. I-II).

L'indication fournie par Lepage Renouf étant assez vague, M. Jenkinson dut faire d'assez longues recherches pour retrouver le document, et je dois lui être spécialement reconnaissant pour la peine qu'il a voulu prendre. D'après ce qu'il m'écrit, le fragment est catalogué Add. 1886 (17), il mesure environ 0 m. 16 c. sur 0 m. 095 mill. Il se compose, comme on peut le voir, de deux folios. L'écriture en est très nette, les mots soigneusement séparés par des points, et il n'y a qu'un très petit nombre de lacunes provenant de la destruction du coin inférieur droit du papier. Dès lors, la transcription arabe est facile à établir.

Pour contrôler l'exactitude de cette transcription, et permettre de rétablir presque à coup sûr les parties détruites, en même temps que pour corriger une ou deux fautes du texte copte, nous possédons la version latine du même récit.

⁽¹⁾ *Proceedings of the Society of biblical archaeology*, vol. XI, p. 112.

⁽²⁾ *Recueil de travaux publiés sous la direction de M. Maspero*, vol. XII, p. 43 et sqq.

L'honneur de cette découverte revient à M. Amélineau ⁽¹⁾ qui a reconnu dans la *Patrologie* de Migne un texte presque entièrement semblable, que je reproduirai à côté de la version arabe. Grâce à cette dernière indication j'ai réussi à reconstituer d'une façon certaine le texte arabe, et je crois rendre service aux études coptes en le publiant. La correspondance des caractères coptes et arabes sera établie avec la plus rigoureuse exactitude.

Laisant à de plus compétents le soin d'en tirer les conséquences au point de vue copte, je terminerai par l'étude du texte arabe et des indications qu'il peut fournir.

§ I. TEXTE COPTE.

Premier folio, recto (pl. I).

5 ^κΒΕΧΕΝΕΘ : ^ϛΑΔΕΘ : ΕΩ
 ΨΕΙΘ : ΠΕΛ^ϛΨΕ : ^κΧΟΛ
 ΙΑΥΜ : ΙΕ^ϛΑΛΛΕΜΟΣ :
 ΜΕ : ΙΕΝ^ϛΑ^ϛ : ΝΕ^ϛΡΟΣ :
 10 ΒΕΜΕΝ : ΠΑ^ϛΔ : ΕΘΘΑ^ϛ
 ΛΙΜ : ^κΧΕΝ : ΙΑ^ϛΜΕΛ : ΣΑ
 ΛΕ^ϛ : ΒΕΙΕΘΛΛ^ϛΚΟΣ : ΛΕ
 ΙΕ^ϛΡΚΟΔ : ΒΕ^ϛϛΙ : Α^ϛΔΔ :
 ΕΛΠΙΕΜ : ^ϛΙΝ : ΕΧΕΛΟΥ
 15 Ε^κΧΛΕ^κΣΟΜ : ΕΛ^ϛΚΑΛΙΑ :
 ΠΕΛ^ϛΨΕ : ΧΕΛΕΨ
 ΨΕΙΘ : ΠΑ^ϛΔ : ΕΣΣΑΛΕΘ
 ΕΛΧΕΜΕ^ϛΔ ^κΧΕΛ : ΑΔΕ^κ
 ΛΙΕ^ϛΑΛΛΕΜ : ΕΛΛ ^ϛ
 20 ΒΕ^ϛϛΙΜΕ : ΣΟΥ : ΙΕ^κ //
 ΛΕΜΟΣ : ΧΛ //

Premier folio, verso (pl. I).

ΕΝΝΑΥΜ : ϛΕ : ΡΑ^ϛΚΑΔ
 ΕΩΨΕΙΘ : ΒΕ^κΧΕΝ : ΕΛΛ ^ϛ
 ΣΑΠΕΡ : ^ϛΑΘΘΕ : ΙΕ^ϛΚΟΥΜ
 ΕΩΨΕΙΘ : ΙΕΠΕΡΕ^κΚ : ^ϛΑ
 ΛΗΙΣ : ^κΧΕ^ϛΔΔΕΘΟΣ :
 ϛΕΛΕΜΜΕ : ΠΕ^ϛΚΙ : ΕΩΨΕΙΘ :
 ΝΕΙΕΜ : ΒΑ^ϛΚΘ : ^ϛΑΖΙΜ :
 ΖΑΙΕ^ϛΚΟΥ : ΕΛΕ^κϛ : ΧΑΡ :
 ΕΛ : Λ ^ϛ : ΚΑΙΕΛΕ : ΛΟΣ :
^ϛΚΟΥΜ : ΕΝΤ : ΕΙΖΑ : ΕΡ
^ϛΚΟΔ : ΒΕ^κΧΕΝΣΟΥ : ΙΕ
^ϛΚΑΘΕΛ : ϛΕ^κΧΡΟΣ : ^ϛΚΑ
 ΙΕΛ : ΜΕΙΕΜ^κΧΕΝΝΙ : ΕΜ
 // : ΕΔΛΕΜ : ΙΕ^ϛΚΟΥΜ
 // ΒΕΙΕ^ϛΘΛΛ^ϛΚΝΙ : ΧΕΛ
 // ^ϛΕ : ΖΑΙΕ^ϛΚΑΘΟΣ

(1) *Recueil...* (vol. XII, p. 135, note). Il y a une petite faute d'impression dans la citation de Migne: LXIII au lieu de LXXIII.

Deuxième folio, recto (pl. II).

ΕΛ : ΕϞΧΛΡ : ΕΙΖΑ : ΒΕΛΕΜ
 ΙΕΜΖΙ : ΖΕΧΙΑ.Ε : ΚΛΘΕ
 ΛΟΥΖ : ΣΠΑΖ.Α.ΕϞΟΖ :
 ΒΕΧΕΝ : ΣΑΠΕΡ : ΜΕΚΛΘΕΛ
 5 ΛΕΖΕ : ΒΕΜΕΝ : ΠΑΖΔ :
 ΖΕΔ.Ε : ΛΕΜΜΕ : ΘΕΚΛΑΔ.
 ΔΕΜ : ΕΛΛΗΙΑ : ΧΕΔ.Δ.Ε :
 ϞΕΛΕΜΜΕ : ΕΣΟΗΚΛΑΖ :
 ΕΩϞΕΙϞ : ϞΕΒΕ.Χ.Ε.Δ.ΟΖ :
 10 ΧΕΛΕΣ : ΖΑΝ.Δ.ΟΖ : ϞΕ
 ΚΑΛ : ΛΟΖ : ΙΛΕ : ΕΛΕΝ ·
 ΛΕΜ : ΘΕΜΖΙ : ΚΑΛΛΟΖ
 ΙΕΠΙ : ΕΝΝΑΚ : ΛΕΜ ·
 ΟΘΟΛΛΚΝΙ : ϞΕΚΛΑ
 15 ΕΩϞΕΙϞ : ΛΕΜ
 ΛΕΜ : ΘΙΚΛΑΖ

Deuxième folio, verso (pl. II).

ΛΟΖ : ΜΕ.Χ.Ε.Σ.Α.Ρ.Τ : ΕΙΚΑ
 ΖΑΚ : ΛΙΕΛΛΕ : ΕΘΖΕΠΑΚ :
 ϞΕΠΕΡΙΚ : ΖΑΛΙΖ : ΕΩ
 ϞΕΙϞ : ΒΕΛΕΜΜΕ : ΚΑ
 ΜΟΥ : ΖΑΜΕΛΟΥ : ΕΣΣΑ
 ΛΕΖ : ΕΛ.Χ.Ε.Μ.Ε.Ζ.Α : ΕΘ
 ΛΑΚ : ΕΛ : ΛϞ : ΛΕΙΕΣΘΕ
 ΡΙΣ : ΒΕΙΕΝΕΜ : ΚΑΛΙΑ
 ΒΕΧΕΝ : ΕΙΖΑ : ΕΩϞΕΙϞ
 ΧΕΛΕΣ : ϞΙ : ΜΕΣΝΕΔ.ΟΖ
 ΙΕΤΖΕΠ : ΝΕϞΟΖ : ΙΛΕ
 ΠΟΚΡΑ : ΒΕϞΙΜΕΖΟΥ :
 ΧΕΛΕΣ : ΣΑΡ : ϞΙ : ΣΕΖΟΥ
 // : Ι.Δ.Ε ΒΕΖΙΑ.Δ. : ΙΕΡΙΖ :
 //ΖΑΖ : ΜΕΜΘΕΛΙ :
 //ΒΕ ϞΙΖ : ΧΟΡ

On remarquera : 1° que le copte emploie deux formes assez différentes du Ϟ
 2° que les lettres coptes sont tracées avec fermeté et netteté⁽¹⁾; 3° qu'au-dessus
 d'un grand nombre de caractères coptes des lettres arabes sont écrites d'une encre
 plus pâle et d'une main assez peu exercée. Le Ϟ y présente une forme assez in-
 solite. Cette lettre est composée d'un demi-cercle et d'un trait oblique qui part
 de l'extrémité supérieure de ce demi-cercle; or, sur notre fragment, ce trait
 oblique part *du milieu* du demi-cercle. Je ne me souviens pas d'avoir vu ail-
 leurs cette particularité. Le ε est rarement complètement tracé et se réduit
 presque toujours à sa partie supérieure, en sorte qu'il simule plutôt le ε. Il est
 impossible de dire si ces lettres arabes sont de la même main que les lettres
 coptes; de toute façon elles ont été écrites après coup.

⁽¹⁾ Sauf cependant la deuxième lettre de la deuxième ligne, folio I, recto, qui est un ε in- complet. Le copiste a oublié les deux petits traits horizontaux supérieur et médian.

§ II. TEXTE ARABE PRIMITIF ET TRADUCTION FRANÇAISE.

وكانت عادة الشيخ بالعشا كل يوم يعلمه ما ينفع نفسه فمن بعد التعليم كان يعمل صلاة ويطلقه ليرقد وفي احد الايام حين اكلوا اكلهم القليل بالعشا [جلس] الشيخ بعد الصلاة الجامعة كالعادة ليعلم الاخ وفيما هويك [له] جا [ر عليه] النوم فرقد الشيخ وكان الاخ صابرا حتى يقوم الشيخ ببارك عليه كعادته فلما بقي الشيخ نايما وقت عظيم ضايقوا الافكار الاخ قايلوا له قم انت ايضا ارقد وكان هويقاتل فكرة قايلوا ما يمكنى ام [ضى] اذ لم يقم [هو] ويطلقنى كالعادة فضايقته الافكار ايضا ولم يمض وكذا قاتلوه سبع دفعات وكان صابرا مقاتلا لها ومن بعد هذا لما تقدم الليل جدا فلما استيقظ الشيخ فوجده جالسا عنده فقال له الى الان لم تمض قال له يا ابي انك لم تطلقنى فقال الشيخ لم ذا لم تيقظنى قال له ما جسرت ايقظك لئلا اتعبك وبارك عليه الشيخ ولما قاموا عملوا الصلاة للجامعة اطلق الاخ ليستريح وينام قليلا وكان ايضا الشيخ جلس في مسندة يتعب نفسه الى بكرة وفيما هو جالس صار في سهو [و] اذا واحد يريه موضعا مهتلئا [مجدد] وفيه كر [سيا]

La traduction ne présente aucune difficulté.

« Et c'était la coutume du vieillard, le soir, chaque jour, de lui enseigner ce qui profitait à son âme et après l'enseignement, il faisait une prière et il le congédiait pour dormir. Or, un certain jour, comme ils avaient mangé leur petite nourriture, le vieillard s'assit après la prière commune, suivant la coutume, pour enseigner le frère et, comme il était à [lui parler] le sommeil [l'oppressa]. Alors le vieillard dort tandis que le frère attendait patiemment que le vieillard se levât pour le bénir suivant sa coutume. Or, comme le vieillard restait endormi un temps considérable, les pensées tourmentèrent le frère lui disant: « lève-toi, toi aussi dors » et lui, combattait sa pensée disant: « il m'est impossible de partir du moment que [lui] ne se lève pas pour me congédier suivant la [coutume.] » Et les pensées le tourmentèrent encore et il ne partit pas. Ainsi elles le combattirent à sept reprises et il restait patiemment, les combattant et, après cela lorsque la nuit fut très avancée, alors, lorsque le vieillard s'éveilla, il le vit assis auprès de lui et il lui dit: « jusqu'à maintenant tu n'es point parti! » Il lui dit: « ô mon père, tu ne m'avais pas congédié ». Le vieillard dit: « pourquoi ne m'as-tu pas réveillé? » Il lui dit: « je n'ai pas osé te réveiller de peur de te fatiguer » Et le vieillard le bénit et lorsqu'ils se levèrent, il firent la prière commune, il congédia le frère pour qu'il se reposât et dormît un peu.

Et le vieillard était également assis sur son coussin à fatiguer son âme jusqu'au matin et pendant qu'il était assis il entra en extase ; et voici que quelqu'un lui montrait un endroit plein [de gloire] et dans cet endroit un trône... »

Voici maintenant la version latine telle que je la transcris d'après le texte des *Verba seniorum* ⁽¹⁾.

(J'indique par des crochets les parties qui manquent dans le fragment arabe et par des parenthèses celles qui diffèrent ou qui manquent dans la version latine).

[Senex quidam erat in Thebaïda sedens in spelunca et habuit quemdam discipulum probatum:] consuetudo autem erat ut senex vespere [doceret discipulum et] commoneret eum quae erant animae profutura; et post admonitionem, faciebat orationem et dimittebat eum dormire. (Contigit autem laicos quosdam religiosos scientes multam abstinenciam senis venire ad eum; et cum consolatus eos fuisset, discesserunt. Post quorum discessum) sedit [iterum] senex vespere post missas secundum consuetudinem, admonens illum fratrem [et instituens eum]. Et cum loqueretur gravatus est somno; frater autem sustinebat, donec excitaretur senex, et faceret ei juxta consuetudinem orationem. Cum ergo, non evigilante sene, diu (sederet discipulus) compulsus est cogitationum [suarum] molestia (recedere et dormire; qui extorquens sibi, restitit cogitationi et resedit.) Iterum autem (compellebatur somno) et non abiit. Similiter (factum est) usque septies et restitit animo suo. Posthæc jam (media) nocte transacta evigilavit senex et invenit eum assidentem sibi et dicit: Usque modo non discessisti? Et ille dixit: Non, quia me non dimiseras, Pater. Et senex dixit: quare me non excitasti? Et ille respondit: Non te præsumpsi pulsare, ne te contribularem. Surgentes autem cœperunt facere matutinos, [et post matutinorum finem] dimisit senex discipulum (légère lacune) qui cum sederet (solus) (autre légère lacune) factus est in excessu mentis: et ecce quidam ostendebat ei locum gloriosum et sedem in eo, [et super sedem septem coronas etc.].

Le récit est interrompu ici dans le fragment arabe. La suite du texte latin nous apprend que ces sept couronnes apparues dans la vision du vieillard symbolisent les sept assauts subis par le disciple contre ses *pensées* et les sept victoires remportées contre elles.

⁽¹⁾ MIGNE, *Patrologia latina*, LXXIII, p. 903, § 43, *Vita eremitarum*, première partie.

On voit que les deux traductions ont un grand nombre de points communs ; mais différent en deux passages principaux. Le fragment arabe ne mentionne pas cette visite de gens pieux qui s'entretiennent avec le vieillard, fort avant dans la soirée, et qui explique que celui-ci, fatigué, se laisse aller au sommeil, avant d'avoir terminé l'instruction de son disciple. En revanche la lutte entre le frère et les suggestions qui l'assaillent, décrites dans l'arabe avec une énergie et un pittoresque curieux, ce dialogue qui s'engage entre elles et lui, sont remplacés dans le latin par une phrase assez plate. Et pourtant c'est la partie la plus caractéristique du récit, celle qui rappelle le plus les vies des saints coptes, tout particulièrement celle de Saint Pakhôme que M. Amélineau a publiée ⁽¹⁾.

Quoi qu'il en soit, le latin nous permet, comme je l'ai dit, d'éclaircir quelques points obscurs de notre document qui sont les suivants :

Folio 1 recto, l. 11 et 12. Le copte écrit $\alpha\epsilon\lambda\epsilon\omega\ \omega\epsilon\iota\theta$. Comme le latin dit : « sedit senex », il faut évidemment supposer un oubli du copiste et lire $\alpha\epsilon\lambda\epsilon\epsilon\ \epsilon\omega\omega\epsilon\iota\theta$ et transcrire en arabe جلس الشيخ . Car la transcription arabe de $\epsilon\omega\omega\epsilon\iota\theta$ n'étant pas douteuse, il faudrait pour $\alpha\epsilon\lambda$ un mot arabe جل ou جال qui ne donnerait aucun sens. Il est visible que la ressemblance des sons $\epsilon\epsilon$ et $\epsilon\omega$ a entraîné cette incorrection.

Ibid., l. 15. La déchirure a fait disparaître un groupe de lettres dont la première est $\overset{\zeta}{\chi}$ puisqu'on voit très nettement le ζ arabe écrit au-dessus et le commencement de la première branche du χ copte. D'autre part le groupe qui commence la l. 14 $\alpha\epsilon\mu\omega\zeta$ est la fin d'un verbe suivi d'un suffixe ; cf. $\text{١٤} \overset{\zeta}{\alpha}\overset{\zeta}{\epsilon}\overset{\zeta}{\lambda}\overset{\zeta}{\lambda}\overset{\zeta}{\epsilon}\overset{\zeta}{\mu}\overset{\zeta}{\omega}\overset{\zeta}{\zeta}$, يعلمه (f° 1 r°, l. 3). Le latin dit : « loqueretur ». Le verbe arabe à rétablir est donc يكلمه ; et la fin de la ligne 15 devait contenir les lettres coptes $\overset{\zeta}{\chi}\overset{\zeta}{\lambda}\overset{\zeta}{\lambda}$.

Ibid., l. 16. Le copte a un mot commençant par $\alpha\lambda$ et un débris d'une lettre paraissant être ρ , ϵ , ι , π ou ν . Le latin donne ici « gravatus est somno » ; « somno » répond à $\epsilon\text{N}\text{N}\lambda\gamma\text{M}$, النوم , du folio 1 verso, ligne 1. Il faut donc trouver un terme arabe équivalent à « gravatus est » et commençant par جا . On pourrait penser à la forme arabe جاه النوم , mais la troisième lettre ne peut être ز qui répond au z arabe, et d'ailleurs, à elle seule, ne pourrait remplir la lacune

⁽¹⁾ *Annales du Musée Guimet*, XVII, a., 1889.

qui comporte de six à sept lettres. Je propose de lire: [ر عليه] جا x.λ[P 2λλH12 ou 2λλ12]⁽¹⁾, littéralement: «l'oppressa».

Folio 1 verso, l. 14. La déchirure a enlevé la fin d'un mot commençant par εM de la ligne précédente. Il est évident, je crois, qu'il faut lire εMZ1, أمضى; le même verbe à la deuxième personne est employé plus loin, folio 2 recto, l. 12. θεMZ1, تمضى (ou plutôt à cause de la particule لم qui précède: تمض).

Ibid., l. 15. Il manque un mot de trois lettres environ. Comme il faut que ce mot soit le sujet des verbes ιεκοϣM et βειεθλλκνι entre lesquels il est placé; et que le mot εωωειϥ qui conviendrait le mieux est trop long, je propose de lire 2OY, هو, qui remplit toutes les conditions.

Folio 2 recto, l. 15. Le mot commençant par λεM et interrompu par la déchirure répond au latin: «quare» par conséquent à l'arabe لا, ou لاذا. Je préfère le second terme comme contenant plus de lettres et je propose de restituer dans le copte λεM[ε.λ.ε]. L'équivalence du suffixe λδ et λ.ε est justifiée par les mots 2εx1.λ.ε = هكذا, (folio 2 recto, l. 2) et 1.λ.ε = اذ (folio 2 verso, l. 14).

Ibid., l. 16. θ1κλ2, تيقظ répond à «me excitasti» il faut donc ajouter le suffixe n1, نى. Le latin «et ille responsit» suppose dans le copte 4εκλλ, فقال, comme à la ligne 14; ou mieux κλλ seulement, car la déchirure ne paraît pas comporter plus de cinq lettres. Je lis donc à la fin de la 16^e ligne: n1 : κλλ.

Folio 2 verso, l. 14. Il manque un mot très court βε, و ou 4ε, ف.

Ibid., l. 15. Il manque le commencement d'un mot finissant en 2λ2 = وضع; le latin disant ici «locum», je n'hésite pas à y voir l'arabe موضع et à restituer le copte MλY. A vrai dire, sur la photographie, le débris de lettre qui précède le groupe 2λ2 ne paraît pas se rapporter à un Y, mais il faut tenir compte de ce fait que sur la ligne de déchirure il y a un léger froissement du papier⁽²⁾. Tel qu'il apparaît, ce débris ne paraît convenir à aucune lettre copte, et il faut admettre que la forme primitive en a été altérée par ce froissement du papier.

Ibid., ligne 16. Là où le latin dit «gloriosum», l'arabe dit «rempli.», il faut évidemment suppléer «de gloire» je propose مجد en copte πεμεxλ qui répond exactement à la lacune.

Le dernier mot xOP dont le p, quoique incomplet, n'est pas douteux répond au latin «sedem». Donc on ne peut hésiter à y voir le mot arabe كرسى.

⁽¹⁾ 2λλH12 se retrouve dans notre document: folio 1 verso, l. 2-3, et 2λλ12 folio 2 verso, l. 3.

⁽²⁾ Dans ce froissement la partie inférieure du z, qui aurait dû rester apparente a disparu.

§ III. CONCORDANCE DES ALPHABETS COPTE ET ARABE.

| COPTE. | ARABE. | ARABE. | COPTE. |
|---------|----------------------------|------------|------------------------------------|
| ⲗ | ة, گا, ك, ا. | ا | ⲗ, ⲉ. |
| ⲃ | و. | ب | ⲡ. |
| Ⲓ | Manque. | ث | Ⲯ, Ⲑ. |
| ⲕ | ذ, د. | ج | Manque. |
| Ⲅ | ة, ا, ح, ح, ا. | د | Ⲟ. |
| Ⲓ | ض, ظ. | ذ | Ⲓ. |
| ⲡ isolé | Manque. | ر | ⲗ. |
| ⲡⲓ | ي. | ز | ⲗ. |
| Ⲑ | ط, ق, ت. | س | ⲡ. |
| ⲓ | (fautif). ي, ي. | س | Manque. |
| ⲕ | ق, ك. | ش | ⲉ. |
| ⲗ | ل. | ص | ⲉ. |
| ⲡ | م. | ط | Ⲓ. |
| ⲡ | ن. | ظ | Ⲓ. |
| Ⲟ | Manque. | ع, ح, ط, ظ | Ⲯ, Ⲑ. |
| Ⲑ | (fautif). و, ا. | ع | Ⲓ. |
| ⲡ | ب. | ف | Manque. |
| ⲡ | ر. | ق | ⲉ. |
| ⲉ | ص, س. | ك | ⲕ. |
| Ⲯ | ط, ت. | خ | ⲕ, ⲕ. |
| Ⲯ isolé | Manque. | ل | ⲗ. |
| ⲗⲮ | و. | م | ⲡ. |
| ⲐⲮ | وا, و, pluriel des verbes. | ن | ⲡ. |
| ϕ | Manque. | ه | Ⲓ. |
| ⲕ | ك. | ه | Ⲓ. |
| Ⲯ | Manque. | و | ⲉⲒ, ⲉⲮ, ⲉⲐ, ⲗ. |
| Ⲑ | Manque. | و, ا | ⲃ, ⲐⲮ, Ⲑ, — ⲗⲮ. |
| ⲉ | ش. | ي, ا | ⲓ, — ⲉⲓ, ⲡⲓ, ⲓ (fautif). |
| ⲉ | ن. | ا | ⲗ, ⲉ, non rendu à la fin des mots. |
| ϑ | خ. | ا | ⲗ, ⲉ ou non rendu. |
| Ⲓ | ع, ح, ق, ه. | ا | ⲉ, non rendu à la fin des mots. |
| ⲕ | ج. | ا | Non rendu. |
| ⲉ | Manque. | ا | Ⲑ, ⲉ, non rendu à la fin des mots. |
| Ⲯ | Manque. | ا | Non rendu. |

§ IV. ÉTUDE DU TEXTE ARABE.

La première constatation qui s'impose est que la transcription copte s'est faite sous la dictée. Tout indique une prononciation orale. D'abord la coupe irrégulière de quelques mots: $\epsilon\lambda\epsilon\upsilon$: $\kappa\alpha\rho$ الافكار , etc., inexplicable si le transcritteur avait sous les yeux un texte arabe, puis les variantes des voyelles faibles, leur disparition à la fin des mots qui est une caractéristique de la langue parlée, l'absence du *tanouïn* du nominatif et du génitif et l'usage restreint à quelques locutions adverbiales usuelles (*eidan*, ايضا , $\epsilon\iota\zeta\lambda$; *kailan*, قايل , $\kappa\alpha\iota\epsilon\lambda\epsilon$; *djiddan*, جدد , $\chi\epsilon\lambda\lambda\epsilon$) de celui de l'accusatif. La prononciation du suffixe *s* par exemple dans $\kappa\alpha\lambda\lambda\omicron\zeta$, $\zeta\lambda\lambda\omicron\zeta$ est rigoureusement la même que la prononciation vulgaire: *gal-loh*, *'andoh* ⁽¹⁾, au lieu de *kdla lahou*, *'indahou* que demanderait la prononciation littéraire. Ailleurs il y a des différences sensibles avec la prononciation des Égyptiens modernes que je crois intéressant de mettre en évidence.

Il convient d'abord de remarquer que le *tanouïn* est représenté par la voyelle simple sans le son nasal qui le caractérise: $\epsilon\iota\zeta\lambda$, ايضًا , au lieu de $\epsilon\iota\zeta\lambda\eta$ que demande la prononciation vraie, $\chi\epsilon\lambda\lambda\epsilon$, جدد , au lieu de $\chi\epsilon\lambda\lambda\epsilon\eta$, $\kappa\alpha\iota\epsilon\lambda\epsilon$, قايل au lieu de $\kappa\alpha\iota\epsilon\lambda\epsilon\eta$ (écrit aussi $\kappa\alpha\iota\epsilon\lambda$ probablement par oubli). Ce phénomène doit s'expliquer par la loi de la pause الوقف ⁽²⁾.

L'*alif* ou *a* long est tantôt prononcé λ , qui est la prononciation régulière, tantôt ϵ , qui est la prononciation dite de l'*imāleh* ⁽³⁾. On peut comparer sous ce rapport l'*a* arabe avec l'*a* anglais.

Le *fatha* ou *a* bref est soumis à la même loi; il est rendu par λ et par ϵ suivant les cas.

Il est intéressant de voir si les règles de l'*imāleh* sont bien suivies.

D'après Ibn Malek ⁽⁴⁾, subissent l'*imāleh*:

1° Le ج ou le ح final avec valeur de ج . En effet بالعشا donne $\pi\epsilon\lambda\zeta\lambda\omega\epsilon$ et $\pi\epsilon\lambda\zeta\omega\epsilon$ ⁽⁵⁾, حتى donne $\zeta\lambda\theta\theta\epsilon$ ⁽⁶⁾, لي donne $\iota\lambda\epsilon$ ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Cf. SPITTA-BEY, *Contes arabes modernes*, I, 22 et *passim*.

⁽²⁾ SILVESTRE DE SACY, *Grammaire arabe*, 2^e éd., I, p. 74.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 41.

⁽⁴⁾ SILVESTRE DE SACY, *Anthologie arabe*, p. 322.

⁽⁵⁾ La substitution de ι à λ dans le second est probablement fautive.

⁽⁶⁾ Il est vrai que Hariri s'y oppose, mais c'est, semble-t-il, par purisme exagéré (S. DE SACY, *Anthologie arabe*, p. 103).

⁽⁷⁾ Même observation.

2° Le *ʿ* après un *ḥ*, même s'il en est séparé par une lettre ou deux (la seconde étant un *ḥ*). En effet, *اليام* donne *ελεηεμ*, *ايضا* *ει2α*, *يبارك* *ιεπερεκ*, *وينام* *βειενεμ*. Les exceptions seront justifiées par la règle 5 ci-après.

3° Le *ʿ* avant un *kesra*. En effet: *نأيم* *νειεμ*, *جالسا* *χ'ελεε*, *الجامعة* *ελχεμε2α* avec les mêmes exceptions.

4° Le *ʿ* après un *kesra*, même avec un intervalle si la seconde est *djezmée* ou si c'est un *ḥ*. Le texte n'en fournit pas d'exemple.

5° Les exceptions aux règles précédentes sont produites par la présence des lettres emphatiques *ح*, *ص*, *ض*, *ط*, *ظ*, *غ* et *ق*. En effet nous trouvons, par exception à la règle 2: *يقاتل* *ιεκλθεελ* et non *ιεκθεελ*; par exception à la règle 3: *فائد* *καιεεε* et non *κειεεε* pour *صاير* *εαπερ* et non *σεπερ* pour *صاير*, etc. . .

Peut-être, en examinant de près notre transcription ne trouverait-on pas appliquées dans toute leur rigueur les règles exposées par Ibn Malek et que j'ai présentées sous la forme la plus simple. Mais d'une façon générale, on peut remarquer que l'*d* long comme le *fatha* se prononce *ε* toutes les fois qu'il n'est pas sous l'action d'une lettre emphatique. La prononciation moderne pratique très rarement l'*imaleh*. Il n'est donc pas indifférent d'en trouver des traces certaines dans notre texte.

Outre les exceptions conformes aux règles d'Ibn Malek, il importe de remarquer que le son *λ* se maintient en présence du *ʿ*; ainsi *الافكار* est transcrit *ελεεχαρ* et non *ελεεχερ*; *جسرت* est transcrit *χεσαρτ* et non *χεσερτ*. De même au lieu de *χαρ*⁽¹⁾ on s'attendrait à *χερ*, puisque *جار* est une forme verbale de même type que *كان* transcrit par *κεν*. Cette influence de l'*r* sur le son *a* cède devant l'*imaleh* cf. *ιεπερεκ* pour *ιεπαρεκ*; *ιερκολ* au lieu de *ιαρκολ*, *χεπερικ* pour *χεπαρικ*⁽²⁾.

Le suffixe de la seconde personne se transcrit *ακ*; *ενηακ*, *انك*; *εθεεπακ*, *اتعبك*. Cela est conforme à la prononciation moderne égyptienne⁽³⁾. Tandis que la langue littéraire dit *ka* pour le masculin, *ki* pour le féminin, la langue vulgaire d'Égypte dit *ak* pour le premier et *ik* pour le second. En Algérie on dit *ek* sans

⁽¹⁾ Il est vrai que ma lecture *χαρ* = *جار* est conjecturale.

⁽²⁾ L'*i* dans ce mot est assez singulier. L'arabe *جارك* se prononce *bàrak* ou *bàrek*. Il ne devrait donc pas y avoir d'*imaleh* et le copte aurait dû

écrire *χεπαρεκ* ou *χεπερεκ*, suivant qu'on admet ou non l'influence de l'*r* sur le son *a*, cf. *ιεπερεκ* = *يبارك*.

⁽³⁾ Autre preuve de l'origine orale de notre texte.

distinction. La forme féminine manque dans notre texte, mais il est fort probable qu'elle serait rendue par IK ou EK . C'est probablement à cette distinction nécessaire des deux genres qu'est dû le maintien du son a , alors que dans notre texte le son prédominant est ϵ .

Le C est toujours rendu par N .

Le O indifféremment par T et O . Peut-être cependant y a-t-il une raison qui détermine le choix de l'une ou l'autre lettre. Le O est de beaucoup le plus fréquent. Les exemples du T sont: ENT , انت ; XECAPT , جسرت . Je ne vois rien qui explique cette transcription de préférence à celle du O .

Le C manque.

Le Z est toujours représenté par X . Se prononçait-il g comme en Égypte aujourd'hui ou dj , comme partout ailleurs qu'en Égypte? C'est là un problème assez délicat, puisque l'on n'est pas d'accord sur la prononciation du X . Il me semble cependant peu probable que les Coptes ayant à leur disposition le r ne s'en soient pas servis pour rendre le son g . Je ne voudrais pas m'aventurer sur le terrain de la phonologie copte, toutefois je ne puis m'empêcher de remarquer que dans le curieux document publié par M. Maspero⁽¹⁾, la transcription du français «chez nous» est une fois TWINOYC et une autre fois XENOYC , ce qui semblerait donner au X et par suite au Z le son tch qu'il a, en effet, dans le persan et le turc. On comprend, dès lors, que pour rendre le dj arabe, les Coptes aient employé le X dont la prononciation, quelle qu'elle soit, devait se rapprocher de tch et par conséquent être la plus semblable à dj , de même que les Persans et les Turcs ont employé le Z arabe, comme représentant le son le plus voisin de leur tch . On ne comprendrait plus qu'ils aient trouvé au son g du Z égyptien moderne une parenté plus étroite avec leur X qu'avec leur r . Je crois donc pouvoir affirmer, sans préjuger la question de la véritable prononciation du X , que le Copte qui a transcrit le texte arabe, a entendu chaque fois dj et non g .

Il est certain que les premiers Arabes qui sont venus en Égypte devaient prononcer le Z dj et non g et que c'est beaucoup plus tard, pour des raisons qui, je crois, sont encore inconnues, que le Z est retourné au son g qu'il a conservé en hébreu z et en grec γ . Cette transformation n'a eu lieu qu'en Égypte,

⁽¹⁾ *Romania*, XVII, Octobre 1888, *Le vocabulaire français d'un Copte*, p. 481 et seqq.

semble-t-il, bien qu'il y ait des traces dans la langue arabe d'une permutation du ج avec le ك arabe et le ك persan⁽¹⁾. Il est vraisemblable que cette transformation doit être postérieure ou, du moins, de bien peu antérieure à l'époque de notre texte. Je tâcherai plus loin de fixer à peu près cette époque.

Le ح est transcrit par z, lequel sert également à transcrire le ع et le s. L'oreille copte ne distinguait pas ces trois sons, dont les nuances n'existent guère que dans les langues sémitiques. La confusion du ح et du ع est très fréquente dans l'égyptien moderne comme on peut le voir par la grammaire de Spitta-bey. Il est donc tout naturel que les Coptes aient adopté, pour rendre le ع, leur aspirée z. Quant à la nuance entre le s et le ح, elle leur échappait sans doute, ou, du moins, ils n'avaient à leur disposition qu'un moyen, qui était d'écrire l'arabe ح au-dessus du z; c'est le procédé employé pour احد, 21N, حين; il n'est pas indispensable, puisqu'il n'est pas appliqué dans واحد, Kε21A.

Le خ est rendu par φ.

Le s et le z sont rendus par λ. La nuance du z qui est rendue quelque fois dans l'égyptien moderne par z fait ici défaut, même dans le mot arabe إذا qu'on prononce couramment aujourd'hui *izd* et que nous trouvons transcrit 1A.E. M. Amélineau s'est trompé en assignant au z la transcription du z. La phrase qu'il donne: وكان إذا الشيخ جالس في مسنده: n'a rien d'arabe et ne peut répondre en aucune façon à sa traduction « et si le vieillard était assis sur son coussin »; plus haut il avait lu إذا ارقد et il avait eu le sentiment de son erreur car il s'est contenté de traduire les deux premiers mots par « lève-toi », ne laissant pour le reste que des points. Dans l'un et l'autre cas il faut transcrire أيضا et non إذا; il ne peut y avoir de doute sur ce point. Il y en a encore moins sur la transcription des mots 1εMz1 et 1εMz1 que M. Amélineau transcrit par ىدى et ىدى, dont le sens ne peut convenir à la version latine « abiit » et « discessisti », tandis que la racine مى y répond parfaitement. Quant à 2A1εK0Y et 2A1εK002, M. Amélineau ne les a pas transcrits; ils ne peuvent répondre qu'à l'arabe ضا يفتوا et ضا يفتته.

Le j est normalement transcrit par p et le z manque. J'ignore pourquoi M. Amélineau dit que le z pourrait répondre au z, aucun mot de notre texte ne comportant de z.

⁽¹⁾ Sur cette question, encore très obscure, du ج, cf. SPITTA-BEY, *Grammatik der arab. vulgärdial. von Aegypten*, p. 5.

Le **س** et le **ش** sont normalement transcrits par **c** et **ç** et ne donnent lieu à aucune observation.

Le **ص** est transcrit par **c** et par conséquent ne diffère pas du **س**. Les Arabes font, d'ailleurs, assez rarement, cette différence. Pour ma part, je crois que le son particulier du **ص** n'est appréciable que quand il est accompagné du son *o, au*; la sifflante se prononce différemment dans toutes les langues suivant la voyelle qui l'accompagne. Il est certain que dans le vers si souvent cité :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

le premier **s** n'a pas le même caractère que les autres et surtout que celui de « sifflent ». Le **س** arabe doit se prononcer en serrant les dents, le **ص** en laissant la bouche plus ou moins ouverte. L'**s** ordinaire adoptée par toutes les langues qui n'ont pas noté ces nuances⁽¹⁾, est intermédiaire entre les deux et suivant la voyelle qui l'accompagne, il peut s'identifier avec le **س** ou avec le **ص**.

Le **ض** est transcrit par **z**, ce qui est conforme à la prononciation moderne dans beaucoup de cas. Nous ne pouvons savoir si le copte notait aussi pour **ض** le son **ḏ** qui lui est donné dans quelques mots de la langue égyptienne moderne et qui est très fréquent en Algérie. C'est le **ḏ** qui prévaut parmi les Européens pour transcrire le **ض** arabe. Mais rien ne prouve que le **ض** ait été plus voisin, au moins à l'origine, du **ḏ** que du **z**. Il me semble que sa parenté avec la sifflante est attestée par la valeur du **ז** hébreu correspondant et sa propre ressemblance avec le **ص**, dont il ne diffère que par un point.

Le texte de notre document contient trois exemples distincts du **ض** : pour **ابضا** deux fois, pour le verbe **ضابق** deux fois, pour le verbe **مضى** deux fois. Ce n'est pas suffisant, à mon avis, pour décider si le copte ne transcrivait jamais le **ض** par un **ⲗ**.

Le **ط** est rendu par **Ⲑ** surmonté d'un **ط** arabe qui peut faire défaut. A ce sujet M. Amélineau fait une observation que j'avoue n'avoir pas comprise : **ⲕ** répond à **ⲟ**, **ⲛ** à **ⲑ**, **ⲙ** à **ⲕ**, **ⲟ** à **ⲛ** et à **ⲕ**, non à **ⲕ**, ce qui montre bien que le **Ⲑ** n'était

⁽¹⁾ On les retrouve dans l'hébreu qui a trois **s**, **ס** très sifflante dont l'équivalent grec **ξ** *ksi* marque bien la valeur, **ס** qui équivaut au **ص** arabe, mais aussi au **س**, et **ש**, **s** intermédiaire accepté par les Grecs qui avaient rejeté le correspondant phénicien du **ס**. L'arabe n'a pas con-

servé d'équivalent du **ס**. L'himyarite est riche en sifflantes, dont l'équivalent rigoureusement exact ne peut être donné; mais il y a tout lieu de penser qu'il notait toutes ces nuances dont les langues se débarrassent peu à peu à travers les âges.

qu'une prononciation plus forte du τ et non une aspiration accentuée ⁽¹⁾. L'expression « θ à τ et à ط » provient évidemment d'un *lapsus calami*, et la phrase qui suit « non à ت », est en contradiction avec les exemples que j'ai relevés, qu'elle vise θ ou τ. L'une et l'autre lettre rendent le ت. M. Amélineau voulait probablement écrire « θ à ت et à ط, τ à ت, non à ط ». Quant à la conclusion tirée par M. Amélineau, elle me paraît douteuse. Le copte rend indifféremment par θ et τ le ت arabe, comme nous l'avons vu; cela prouve, je crois, qu'il ne voyait aucune nuance dans les deux sons et qu'à cette époque au moins un Copte ne faisait pas plus de différence entre le θ et le τ qu'un Français entre le *th* et le *t*. Le θ, tout seul, ne suffisant pas à représenter le ط arabe, il fallait lui adjoindre le signe arabe lui-même, ce qui a été fait deux fois sur trois dans notre texte. On peut donc affirmer, contrairement à ce que dit M. Amélineau, que le θ ne représentait nullement une prononciation plus forte du τ. Tout au plus, pourrait-on dire qu'il a été choisi de préférence au τ pour représenter le ط, encore ne serait-ce pas une conséquence rigoureuse, car notre texte ne nous présente que trois exemples du ط qui en réalité n'en valent qu'un puisqu'ils portent sur la même racine arabe *طلق*. Rien ne prouve que dans un texte plus long il n'y aurait pas d'exemples du τ employé pour transcrire le ط tout aussi bien que le ت.

Le ظ est transcrit, comme le ض par z. Il y en a trois exemples, pour la racine arabe *يظ* et un pour *عظيم*. On ne peut donc que constater son identification avec le ض, qui est courante dans le langage moderne. Comme le ض il prend aujourd'hui assez souvent le son *d*. Nous ne pouvons savoir si le copte connaissait cette prononciation.

Le ع est représenté par Ʒ généralement surmonté d'un ع.

Le غ manque. Il eût été particulièrement intéressant de connaître la transcription copte de cette lettre, une des caractéristiques de l'alphabet arabe.

Le ʕ est rendu par Ʒ.

Le ق est rendu par κ surmonté ou non d'un ق.

Le ك est rendu par x surmonté ou non d'un ك, et par le κ. Il se présente le même phénomène que pour θ et τ. Le κ et le x sont employés indifféremment pour le ك. Il est assez curieux de remarquer que le x est surmonté du ك qui paraît être inutile puisqu'il n'est jamais employé pour représenter une autre lettre. Peut-être était-il aussi employé pour le ق et portait-il alors le signe

⁽¹⁾ *Loc. cit.*, p. 45.

distinctif du ق; peut-être aussi était-il la transcription adoptée pour le غ. Mais cette dernière hypothèse est peu vraisemblable.

Les quatre lettres ج, م, ن, ؤ, transcrites respectivement par λ, μ, η, ζ, ne peuvent donner lieu à aucune observation.

Le ؤ, conformément à la prononciation vulgaire, est rendu par εζ quand le mot qui suit commence par une consonne, par εθ ou ετ quand il commence par une voyelle. ελλεζ = الصلاة, εεελλεθ ελλεμεεζ = الصلاة الجامعة. Le second groupe s'écrit cependant une seconde fois εεελλεζ ελλεμεεζ. C'est apparemment que le lecteur a fait une pause et le son t qui porte en réalité sur le second mot n'a pas été prononcé. On sait que le ؤ joue exactement le même rôle que le t final dans un grand nombre de mots français; muet à la pause ou devant une consonne il se fait sentir sur le mot qui suit s'il commence par une voyelle. Dans bien des cas la liaison du t est laissée au caprice, et le même interlocuteur la fera ou ne la fera pas pour les mêmes mots dans le cours d'une conversation ou d'une lecture. Nous voyons que cette particularité (qui confirme une fois de plus ce que j'ai déjà dit sur l'origine *orale* de notre transcription) se retrouve dans l'échange des équivalents ζ et θ du ؤ.

Le ؤ est rendu par λ dans ελλεμεεζ écrit deux fois pour الجامعة. Le son plein du ε a absorbé en quelque sorte la prononciation *eh*, qui est la prononciation la plus usuelle du ؤ, adoptée par notre transcripateur. Celui-ci devait probablement ignorer les lois de l'orthographe arabe; je ne serais pas éloigné de croire qu'il ignorait même la langue et que le document que j'étudie n'était pas autre chose qu'une dictée pour exercer les Coptes à la langue arabe. Dans ce cas, il faudrait admettre que le document date de l'époque déjà ancienne où l'arabe n'était pas la langue usuelle de tous les Coptes.

Le ؤ est également rendu par λ dans ποκρλ, بكة conformément à la prononciation actuelle *boukra*.

Le Ϸ est rendu par β quand il a sa valeur de consonne; c'est l'équivalent du w adopté par Spitta-bey dans ses transcriptions. Il est rendu par ογ à la fin des mots ελλεκογ, ضباقوا, εεεογ = سهو, etc., et par ο dans l'intérieur des mots εεεοε, دفع (1). Précédé d'un *fatha* il est transcrit par λγ: ελλγμ, يوم; εεελλγμ

(1) Il se peut cependant qu'il y ait un oubli, car l'ο semble devoir être réservé à la voyelle brève (*damma*). Comme il n'y a pas d'autre

exemple du Ϸ voyelle longue dans l'intérieur d'un mot, je ne puis me prononcer.

النوم. Dans ce cas, en effet, il se produit une véritable diphtongue que nous transcrivons d'ordinaire en français par *au* ou *ô*.

Le ϵ est normalement transcrit *i*.

La diphtongue *ai*, $\epsilon\acute{\iota}$ est rendue par $\epsilon\iota$ ou $\eta\iota$: $\epsilon\omega\omega\epsilon\iota\theta$, الشيخ; $\epsilon\iota\kappa\alpha\lambda\alpha\kappa$, ايقظك; $\epsilon\sigma\theta\eta\iota\kappa\alpha\lambda$, استيقظ; $\epsilon\lambda\lambda\eta\iota\lambda$, الليل; $\alpha\lambda\lambda\eta\iota\alpha$, عليه; le dernier mot est aussi écrit $\alpha\lambda\lambda\iota\alpha$ mais ce doit être un oubli. Il en est de même de $\theta\iota\kappa\alpha\lambda$ qui devrait être $\theta\eta\iota\kappa\alpha\lambda$ comme dans $\epsilon\sigma\theta\eta\iota\kappa\alpha\lambda$.

Le α suit les lois de l' ι dont il a le son bref; transcrit par ϵ le plus souvent, il prend le son λ sous l'influence des lettres emphatiques, du γ et du ϵ .

Le γ est toujours transcrit ϵ , sauf dans $\theta\epsilon\mu\alpha$ qui doit s'écrire en arabe تمض à cause de la particule لم qui précède; mais c'est là une nuance orthographique de l'écriture littéraire et en réalité ce γ équivaut à un ϵ .

Le α est rendu de deux façons différentes. D'abord, comme on devait s'y attendre, par \omicron ; $\kappa\omicron\lambda$, كَل; $\lambda\iota\epsilon\rho\kappa\omicron\lambda$, ليرقد; etc. Comme je l'ai déjà remarqué, il se déplace, conformément aux lois de la prononciation vulgaire, dans les mots terminés par le suffixe α qui devrait se transcrire $\alpha\omicron$ mais se transcrit $\omicron\alpha$. Dans le μ qui est pour قوم, le Copte, qui ignorait l'orthographe arabe, a entendu le son *ou*, et il a écrit $\kappa\omicron\mu$ au lieu de $\kappa\omicron\mu$ qui eût été plus régulier. C'est une exception du même genre que celle que j'ai signalée au sujet du γ qui est transcrit comme ϵ dans تمض (orthographe grammaticale pour تمض).

Il est rendu également par ϵ dans quelques cas: $\iota\epsilon\alpha\lambda\lambda\epsilon\mu\omicron\alpha$ pour $\iota\omicron\alpha\lambda\lambda\epsilon\mu\omicron\alpha$, يُعَلِّم; $\iota\epsilon\pi\epsilon\rho\epsilon\kappa$, pour $\iota\omicron\pi\epsilon\rho\epsilon\kappa$, يُبَارِك; $\lambda\epsilon\chi\omicron\alpha$ pour $\lambda\omicron\chi\omicron\alpha$ (ou plutôt $\lambda\omicron\chi\omicron\gamma\alpha$, voir plus haut), دُفوع; etc.

Des observations qui précèdent il résulte que les trois voyelles faibles *a* (*fatha*), *i* (*kesra*), *ou* (*damma*), subissent ici la dégénérescence *é*, si fréquente dans les dialectes sémitiques et représentée par le *ségol* hébreu. En Algérie, elles se prononcent toutes trois indifféremment par un *eu* sourd analogue à notre *e* muet ou plutôt au *sheva* hébreu, sauf, bien entendu, sous l'action des lettres emphatiques. En sorte qu'on peut se demander si l' ϵ copte représente bien ici exactement l'*imaleh*, avec le son *é* ou *ai* ou s'il n'est pas plutôt l'équivalent de notre *e* muet. Le vocabulaire français-copte publié par M. Maspero, auquel j'ai déjà fait allusion, donne en effet cette valeur: père = $\phi\omicron\gamma\rho\epsilon$ et $\phi\epsilon\rho\epsilon$, (p. 489 et 491); l'évangile = $\lambda\iota\pi\lambda\alpha\nu\sigma\iota\lambda\epsilon$ (p. 491); etc.

J'ai déjà parlé du *tanouïn* du *fatha* 𐌀, et remarqué l'absence des deux autres 𐌁, 𐌂, qui ont disparu totalement de la langue parlée.

L'assimilation du J de l'article avec les lettres solaires est régulièrement observée: 𐌪𐌧𐌪𐌭𐌮, الشيخ; 𐌪𐌸𐌸𐌺, الصلاة; 𐌪𐌮𐌮𐌺𐌭, التعليم; etc.

Les lettres doubles sont notées: 𐌪𐌪𐌭𐌮, الأيام; 𐌪𐌸𐌸𐌺𐌭𐌮, يعبد; etc.

Toutes les voyelles faibles sont soigneusement transcrites et on ne trouve jamais dans un même mot deux consonnes de suite sans voyelle, sauf à la fin d'un mot qui a perdu ses voyelle de déclinaison ou conjugaison, ce qui est une caractéristique bien connue de la langue arabe. Il y a cependant quelques erreurs qui peuvent s'expliquer soit par une mauvaise audition, soit par une distraction de copie. Je les ai signalées au fur et à mesure. Je les rappelle ici: 𐌶𐌺𐌺𐌪 pour 𐌶𐌺𐌺𐌸 𐌪𐌪; 𐌺𐌸𐌸𐌪 pour 𐌺𐌸𐌸𐌪𐌪; 𐌸𐌸𐌺 pour 𐌸𐌸𐌺𐌺; 𐌸𐌸𐌺𐌪 pour 𐌸𐌸𐌺𐌺𐌪; 𐌸𐌸𐌺𐌺 pour 𐌸𐌸𐌺𐌺𐌺; 𐌸𐌸𐌺𐌺 pour 𐌸𐌸𐌺𐌺𐌺; 𐌸𐌸𐌺𐌺 pour 𐌸𐌸𐌺𐌺𐌺 ou 𐌸𐌸𐌺𐌺; 𐌸𐌸𐌺𐌺 pour 𐌸𐌸𐌺𐌺𐌺.

En dehors de ces particularités de prononciation qui peuvent offrir aux savants qui étudient spécialement ces sujets, l'occasion de plus amples développements, le texte peut donner lieu à des remarques philologiques de quelque intérêt.

J'ai déjà fait observer incidemment qu'il rappelait par son style la traduction arabe de la *Vie de Pakhôme* ⁽¹⁾. En voici quelques exemples frappants.

L'expression « un certain jour » se rendrait en arabe par في يوم, ou في بعض الأيام. Notre texte dit في احد الايام, qui est une tournure certainement correcte, mais peu usitée et peu élégante. Je la retrouve dans la *Vie de Pakhôme*, p. 434, 506, etc.

La phrase 𐌸𐌸𐌺𐌺 𐌸𐌸𐌺𐌺 𐌸𐌸𐌺𐌺 « ils mangèrent leur petite nourriture » est presque identique à 𐌸𐌸𐌺𐌺 𐌸𐌸𐌺𐌺 𐌸𐌸𐌺𐌺 « ils mangèrent leur petit (morceau de) pain » (*ibid.*, p. 350). C'est également une tournure peu élégante en arabe.

𐌸𐌸𐌺𐌺 est une expression particulière, semble-t-il. On la rencontre assez fréquemment dans la *Vie de Pakhôme* (pages 350, 359, 362, 576) où elle traduit le copte 𐌸𐌸𐌺𐌺𐌺 (pages 15, 80, etc.). La version latine de notre texte donne une première fois « missas » et une seconde fois « matutinos », tandis que 𐌸𐌸𐌺𐌺 seul est rendu par « orationem ». M. Amélineau traduit par « prière commune,

⁽¹⁾ Publiée par M. Amélineau, *Annales du Musée Guimet*, XVII, a. 1889.

prière de la synaxe, synaxe ». Je ne crois pas que le mot « prière commune, prière de la synaxe, c'est-à-dire de l'assemblée », puisse s'entendre d'une prière faite par deux personnes. Il faut, je crois, entendre par là une prière spéciale, soit que ce soit une véritable messe, comme l'indique la version latine, soit que ce soit une cérémonie liturgique plus complète que la simple oraison $\epsilon\kappa\kappa\lambda\lambda\epsilon\zeta$, *orationem*.

الافكار, et son singulier فكرة, rappellent le même terme qui, isolé ou suivi de l'épithète الرديئة, « mauvaises » désigne les pensées de la chair, les suggestions du corps qui sont les perpétuels ennemis que doit vaincre le moine : on le trouve presque à chaque page dans la *Vie de Pakhôme*. Là, comme dans notre texte, il a un caractère quasi-mystique qui le rend véritablement intraduisible dans notre langue.

L'entrée en scène de ces pensées parlant à l'homme directement rappelle également de très près un passage où Pakhôme fait parler la conscience : لان النية الرب تركها في جميع الناس تنخر الرجل من اجل الشر وتقول له ان هذا الذي فعلته ردى « car la conscience, Dieu l'a laissée dans le cœur de tous les hommes pour stimuler l'homme au sujet du mal et lui dire : ce que tu as fait est mauvais » (p. 403).

La réponse du frère rappelle un passage qui précède immédiatement le premier افكر في تلك الساعة قائلاً اذا انا طيببت قلبي مع واحدة من هولاء الافكار لا ارى الله « pense en cette heure, disant : si je complais mon cœur avec une seule de ces pensées, je ne verrai pas Dieu » (p. 402).

L'expression تعب نفسه, « se mortifier (surtout par les veilles) » est assez caractéristique. Notre texte dit : « Le vieillard était assis sur son coussin à fatiguer son âme, (c'est-à-dire à se mortifier par la veille) ». La *Vie de Pakhôme* dit : « Il faut que l'homme croyant se mortifie sur sa couche » يجب على الرجل المؤمن ان يتعب نفسه في مرقد ه (p. 483).

Il entra en extase, صار في السهو, est l'expression consacrée dans la *Vie de Pakhôme*⁽¹⁾. Le mot arabe signifie proprement : distraction, oubli. Le sens mystique qu'il a ici ne se retrouve pas, semble-t-il, dans les textes arabes, car aucun dictionnaire ne le signale.

M. Amélineau, dans sa préface, insiste tout particulièrement sur le caractère

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 469. Les copistes arabes ajoutent souvent aux noms terminés par un و, l' que l'on ajoute régulièrement au و final du pluriel des

verbes. C'est une incorrection que M. Amélineau a cru devoir laisser dans le texte.

pakhômien des visions, telles que celle de notre récit (p. xcic et sqq.). Si l'on s'en rapporte aux considérations qu'il développe longuement, on est en droit de voir dans notre récit une œuvre de l'école de Pakhôme.

Le pluriel دفع de دفعة, « fois », est assez rarement employé dans la littérature arabe. Il est répété à satiété dans la *Vie de Pakhôme*.

Une autre expression وفيما هو, « et pendant qu'il... », se retrouve assez souvent dans la *Vie de Pakhôme*. L'expression arabe convenable serait plutôt وبينما هو.

La *Vie de Pakhôme* abonde en ces expressions explétives des récits familiers: قائلًا, أيضًا, etc; on les retrouve dans notre texte.

En un mot, il y a une telle parenté dans l'allure et le style des deux récits qu'ils paraissent être l'œuvre du même traducteur. Du moins telle est mon impression personnelle.

En tous cas, il n'est pas niable que le texte arabe ne soit la traduction d'un ancien texte copte. Les *Verba Seniorum* édités par Migne ont été, pense-t-on avec les plus grandes chances de certitude, traduits du grec. Cette version grecque elle-même aura été faite sur un texte copte; même conclusion que celle à laquelle arrive M. Amélineau pour la *Vie de Pakhôme*.

Les *Verba Seniorum* et la *Vie de Pakhôme* sont certainement de la même école. C'est de l'une et de l'autre qu'on peut dire, avec M. Amélineau: « ce sont de simples exhortations, de simples moralités basées sur un récit précédent et de cette sorte de régale oratoire les Orientaux sont fort friands ⁽¹⁾ ».

Il serait fort intéressant, à ce point de vue, de comparer l'un et l'autre ouvrage. Mais cela nous entraînerait bien au-delà de notre sujet. Je dois m'en tenir au point spécial de cette étude: à la parenté, la quasi-identité du style de la vie arabe de Pakhôme et de la version arabe des *Verba Seniorum*.

Il en résulte que les deux textes sont certainement contemporains. J'ajoute que je les considère comme d'une seule et même main. Mais cette opinion est toute personnelle, je le répète, et je ne puis lui donner d'autre caractère.

La date du texte arabe qui a été plus tard transcrit en copte est donc celle de la traduction arabe de la *Vie de Pakhôme*. Mais la date de cette dernière n'est nullement déterminée.

M. Amélineau estime que cette traduction fut faite dans la Haute-Égypte

⁽¹⁾ *Op. cit.*, préface, p. XCVIII.

vers le XIII^e ou XIV^e siècle ⁽¹⁾. J'admets volontiers la première partie de son opinion, mais je crois à une plus grande ancienneté du texte. Les traductions arabes des œuvres coptes ont dû commencer vers le X^e siècle, puisque Sevère d'Achmouneïn déclare avoir eu recours à quelques-uns de ses coreligionnaires pour obtenir la traduction en arabe de certaines notices biographiques écrites originellement en grec ou en copte, langues ignorées alors (X^e siècle) par la grande majorité des chrétiens de l'Égypte ⁽²⁾. Pour des raisons trop longues à exposer ici, j'estime que les traductions arabes des œuvres coptes se sont faites à l'époque où les Fatimides, qui étaient très favorables aux Coptes ⁽³⁾, régnaient sur l'Égypte, et où il y eut une sorte de renaissance de la littérature chrétienne, renaissance qui se manifesta par des œuvres nombreuses écrites en arabe et même par des tentatives de retour à la langue copte ⁽⁴⁾.

Je me propose d'examiner à fond cette question dans un mémoire spécial, où je développerai tous les arguments nécessaires. Je ne puis ici qu'exposer mon opinion; c'est que la version arabe, contemporaine de la traduction de la *Vie de Pakhôme*, a été faite, comme elle, en Haute-Égypte, vers le X^e siècle. La transcription que j'ai étudiée aura par suite été faite vers cette même époque, sous la dictée d'un professeur qui lisait un texte arabe choisi parmi les œuvres édifiantes les plus connues. L'élève devait peu connaître l'arabe et mieux le copte. Il était donc vraisemblablement de quelque région de la Haute-Égypte non encore envahie par l'influence exclusive de l'arabe.

Je m'arrête sur cette hypothèse qui m'a paru la plus propre à expliquer les diverses particularités que j'ai relevées dans ce document.

P. CASANOVA.

⁽¹⁾ Préface, p. LXII.

⁽²⁾ DE SLANE, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale*, p. 82.

⁽³⁾ Les persécutions de al Hâkim ne furent qu'un épisode tout à fait passager.

⁽⁴⁾ Cette période se prolongea jusque sous les

Ayyoubites et les premiers Mamlouks et me paraît avoir été close par les persécutions inaugurées sous le règne de Mouhammad Ibn Kalâouïn. Le seul document copte qui nous soit parvenu de cette période est le martyre de Jean de Phanidjoït que je me propose d'étudier dans un autre article.

63.1
 1100.17
 BEKEMO. ZAKEM. EY.
 WUB. PIRZAWF. XOL
 IAKU. IERAZAMOR.
 ME. IENYQZ. NEYUOZ.
 BEMEN. PIZAN. EHHZ.
 AIM. XEN. IZEMER. OD
 AZ. BEIEMADUOZ. ZE
 IPIKON. BEYI. AZAN.
 EREIEM. ZIM. EXELOS
 EXAZEROM. ERIZANAN.
 IPEZIZYE. XE. AZY.
 WEI. PIZAN. ECCANEB
 EAZEMER. XER. IAZE.
 MEZANAYU. EZAD.
 BEYIME. ZORIE.
 DEMOZ. XE.

Recto

ENAKU. CE. PAKAX.
 EYWEI. B. BE. XEN. EAZO.
 CALER. ZADDE. IEROKU
 EYWEI. B. IEPERIK. ZA
 AMIZ. XE. ZAD. FEOZ.
 CE. EAMU. PEI. EYWEI
 INEIM. B. AD. ZAZIM.
 ZAKELON. EAZ. Y. XAZ.
 EAZ. AD. ILA. IEAL. AZO.
 IAKU. ENT. EIZ. W. EP
 XAZ. BE. XEN. ZORIE
 IZAWER. CE. XPOZ. IKA
 IEA. ME. IEM. XEMMI. EU
 EAZAM. IEROKU.
 BE. IEM. AD. MI. XE. ZA
 E. ZAZ. E. I. ABOS.

Verso

Manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge

FA EYAPPIZAL BEXAIA
 IFAZI. ZEXIAE. YLABE
 AOTR. CEPAE. AEGOZ.
 BE XEN. CAUER. MEIABED
 AEDF. BEUEN. NAEZA
 ZEDF. AAMAE. HEKAA
 AEM. EAZMA. XEPAE.
 CHEAMAE. ECHHIAZ.
 EYGEED. CHEBE XEAOZ.
 XEPAE. ZANAOZ. CHE
 KAA. AOTR. IAE. ELEN.
 AEM. BEUZI. KAAAOZ
 IEENI. ENNAIC. AEM
 BEBAAKMI. CHEIA.
 EYGEED. AEM.
 AEM. THIKAZ

Recto

Manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge

AOT. AEXECAF. HIA
 ZAK. AIEZAE. EEPHAK
 CHEPIK. ZANAE. EY
 WEI. BEAEWA. HIA
 AOT. ZAMEAOT. EUCAE
 AED. EAXEWEZA. HIA
 AAM. EA. AD. AIEECHO
 PIZ. BEEYEU. KAAIA
 BE XEN. EIZAL. EYGEED
 XEPAE. CHE. MEONEAOZ
 IEO. ZEN. NEGROZ. IAE
 NOIKP. BEEYMEPOZ
 XEPAE. CAP. CHE. CEZO
 IAE. BE. ZIA. IEPIZ.
 IAE. ME. WE. WEAI
 BE. CHE. XO

Verso